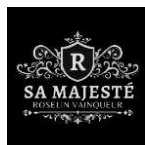


Landry Roselin
Asseni Ngboh Anguin'Mbi

La Beauté qui a tué l'amour.
Chronique d'une violence sociale invisible.

Roman social et tragique de grande ampleur.



Tous droits réservés pour tous pays.
Photos de couverture : Landry Roselin Asseni Ngboh A.
© Landry Roselin Asseni Ngboh A., décembre 2025.

ISBN : 978-2-9824424-3-6 (Imprimé)

ISBN : 978-2-9824424-4-3 (PDF)

ISBN : 978-2-9824424-5-0 (Epub)

Dépôt légal – BANQ, Décembre 2025

Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Ce roman est né d'une blessure silencieuse que nos sociétés préfèrent taire. Il est né dans ces quartiers populaires où l'amour lutte chaque jour contre la pauvreté, où la beauté devient à la fois bénédiction et condamnation, et où le pouvoir de l'argent impose parfois sa loi au cœur même des familles.

À travers l'histoire de Vanessa et de Yannick, je n'ai pas voulu écrire un simple récit d'amour contrarié. J'ai voulu interroger un système invisible mais redoutablement efficace : celui qui hiérarchise les êtres selon leur apparence, leur fortune, leur capacité à « assurer l'avenir ». Un système qui pousse les parents à sacrifier l'amour de leurs enfants sur l'autel de la survie matérielle, qui réduit la femme à une valeur marchande, et qui fait taire la dignité au nom de la respectabilité sociale.

Vanessa incarne cette tragédie moderne. Belle, intelligente, déterminée, elle est pourtant enfermée dans un rôle qu'elle n'a

pas choisi. Sa beauté attire les convoitises, suscite les abus, nourrit les fantasmes et provoque des représailles. Elle devient prisonnière d'un regard collectif qui ne lui laisse aucune échappatoire. Son refus de monnayer son corps et ses sentiments est un acte de résistance, mais une résistance fragile face à la pression familiale, sociale et économique.

Yannick, quant à lui, représente ces milliers de jeunes brillants broyés par l'injustice et l'arbitraire. Son échec universitaire n'est pas celui de l'intelligence, mais celui d'un système corrompu où le savoir se plie parfois au désir et à la vengeance. Sa chute n'est pas une démission ; elle est une pause imposée par la brutalité du réel. Et pourtant, c'est dans l'ombre et le silence qu'il reconstruit son avenir, porté par un amour qui, malgré la séparation, ne cessera jamais d'exister.

À travers la figure de M. Sévérin, j'ai voulu montrer le visage trompeur de la réussite ostentatoire. Derrière les cadeaux, le luxe et la générosité affichée, se cache une

violence morale profonde : celle de l'infidélité banalisée, de l'irresponsabilité affective et du mépris de la vie d'autrui. Cette richesse qui promet le bonheur devient ici un poison lent, destructeur, mortel.

Ce livre est aussi un cri de douleur adressé aux parents, aux éducateurs, aux autorités morales. Il rappelle que forcer un choix, c'est parfois condamner une vie. Que l'avenir ne se construit pas uniquement avec de l'argent, mais avec l'écoute, la confiance et le respect des rêves de ceux que l'on aime.

Si ce roman suscite de la colère, de la tristesse ou de l'indignation, alors il aura rempli sa mission. Car la littérature n'est pas faite pour endormir les consciences, mais pour les réveiller. *La Beauté qui a tué l'amour* n'est pas seulement l'histoire de Vanessa. Elle est celle de nombreuses jeunes femmes réduites au silence, de nombreux amours sacrifiés, et de trop nombreuses vies brisées au nom du paraître.

Puisse ce récit inviter à regarder autrement, à choisir l'humanité plutôt que l'illusion, et à comprendre que l'amour sincère, même pauvre, vaut parfois plus que toutes les richesses du monde.

Landry Roselin Asseni Ngboh A.

PROLOGUE

Il y a des histoires qui naissent dans le silence, loin des grands événements, loin des capitales morales du monde. Elles prennent forme dans des quartiers ordinaires, sur des chemins poussiéreux, dans des maisons aux murs fragiles. Elles ne semblent d'abord concerner que quelques vies, quelques cœurs. Pourtant, ce sont celles-là qui disent le plus sur une société.

À Boy-Rabe, quartier populaire de Bangui, la vie s'organise autour de la nécessité. On y apprend très tôt que l'avenir n'est pas une promesse, mais une négociation permanente avec le manque. On y apprend aussi que l'amour, lorsqu'il naît, doit composer avec la faim, le regard des autres, et les choix imposés par la peur de tomber plus bas encore.

C'est dans ce décor que commence cette histoire. Non comme un drame annoncé, mais comme une espérance simple : deux jeunes gens qui s'aiment depuis l'enfance, qui croient encore que le travail, la

patience et la fidélité suffiront à ouvrir les portes de l'avenir. Ils ignorent alors que le monde, parfois, ne pardonne pas la pauvreté.

Ce récit ne parle pas d'exception, mais de mécanismes. De ces forces invisibles qui transforment la beauté en marchandise, l'autorité parentale en contrainte, la réussite matérielle en argument moral. Il montre comment, sans violence apparente, une société peut pousser une femme à céder, un homme à renoncer, et un amour à se taire.

Avant que les décisions ne soient prises, avant que les silences ne s'installent, avant que l'or ne franchisse les portails et que la maladie ne parle au corps, il y eut une lumière fragile. Une confiance. Un amour sans calcul.

Ce prologue est une invitation à ne pas lire cette histoire comme un simple destin individuel, mais comme un miroir. Car ce qui va se jouer ici dépasse les personnages. Il interroge notre rapport à l'argent, à

l'honneur, à la famille, et à la liberté de choisir.

Ce livre commence là où beaucoup d'autres s'arrêtent : au moment précis où l'amour croit encore qu'il sera suffisant.

Et c'est peut-être pour cela que sa chute nous concerne tous.

**PARTIE I : BOY-RABE, TERRE
D'ENFANCE ET D'AMOUR (Ch. 1 à 8)**
*(Naissance de l'amour, ancrage social,
promesses et fragilité)*

CHAPITRE 1 : Boy-Rabe, quartier de poussière et de rêves.

À Boy-Rabe, la poussière n'était pas seulement une matière que le vent soulevait à chaque passage de moto ; elle était une présence constante, presque un personnage. Elle s'infiltrait dans les maisons, se déposait sur les étals du marché, s'accrochait aux vêtements et aux rêves des habitants comme pour leur rappeler, chaque jour, la rudesse de la vie. Pourtant, malgré cette poussière obstinée, Boy-Rabe demeurait un quartier de promesses silencieuses, un lieu où l'on apprenait très tôt à espérer contre toute logique.

Le quartier s'étendait au cœur du quatrième arrondissement de Bangui, fait de ruelles étroites, de concessions entourées de tôles fatiguées et de maisons modestes qui semblaient tenir debout par habitude plus que par solidité. À l'aube, les cris des vendeuses se mêlaient aux chants lointains des coqs, tandis que le soleil se levait lentement sur une ville déjà éveillée

par la nécessité de survivre. Ici, personne n'attendait que la vie lui sourie : on la forçait à avancer, jour après jour.

Le marché de Boy-Rabe était le cœur battant du quartier. Dès les premières heures, il s'animait d'une foule compacte, bruyante, colorée. Les femmes, bassines sur la tête, négociaient le prix du manioc, du poisson fumé ou de l'huile de palme. Les hommes transportaient des sacs de riz plus lourds que leurs épaules, tandis que les enfants zigzaguaient entre les étals, déjà experts dans l'art de se rendre utiles. Le marché n'était pas seulement un lieu d'échange ; c'était une école de vie, un espace où l'on apprenait la patience, la débrouillardise et parfois la résignation.

C'est dans ce décor que vivait Vanessa.

Sa maison familiale se trouvait à quelques pas du marché, derrière un portail de tôle cabossé qui grinçait à chaque ouverture. La concession n'avait rien d'extraordinaire : deux petites chambres, un salon étroit, une cuisine à ciel ouvert et une véranda qui servait à la fois de lieu de repos, de

discussion et parfois de tribunal familial. Mais pour Vanessa, cet espace représentait tout ce qu'elle connaissait du monde, le point de départ de ses rêves et de ses peurs.

Vanessa était belle. Une beauté qui ne cherchait pas à s'imposer mais qui s'imposait malgré elle. Dans un quartier où la vie marquait très tôt les visages, elle semblait porter une lumière particulière. Ses traits fins, son regard profond et sa démarche assurée attiraient naturellement l'attention. Pourtant, derrière cette apparence lumineuse, se cachait une jeune femme simple, consciente de ses origines et profondément attachée à sa famille.

Étudiante en troisième année de gestion des ressources humaines à la faculté des sciences économiques et de gestion de l'Université de Bangui, Vanessa croyait fermement au pouvoir des études. Pour elle, le savoir n'était pas un luxe, mais une issue possible, une porte entrouverte vers un avenir moins incertain. Chaque matin, elle quittait la maison avec ses cahiers

serrés contre elle, traversant Boy-Rabe comme on traverse un champ de bataille invisible, déterminée à ne pas se laisser engloutir par la fatalité.

À quelques rues de là vivait Yannick.

Lui aussi était un enfant du quartier, façonné par la même poussière, les mêmes bruits, les mêmes privations. Mais Yannick avait très tôt appris à se réfugier dans les livres. Étudiant en troisième année de droit à la faculté des sciences juridiques et politiques, il portait en lui une ambition silencieuse : devenir avocat, défendre ceux que personne n'écoutait, redonner un sens à la justice dans un pays où elle semblait souvent absente.

Yannick n'était pas riche. Sa famille vivait modestement, parfois au jour le jour. Mais il possédait ce que Boy-Rabe produisait de plus précieux : une intelligence vive, une dignité tranquille et une capacité à aimer sans calcul. Depuis le lycée, il partageait avec Vanessa un lien rare, forgé dans les bancs de l'école, les confidences

chuchotées et les promesses faites sans savoir si l'avenir permettrait de les tenir.

Leur amour avait grandi au rythme du quartier, discret mais solide, nourri de patience et de fidélité. À Boy-Rabe, aimer était déjà un acte de courage. Aimer sans argent relevait presque de la rébellion.

Dans les ruelles poussiéreuses, certains les regardaient avec tendresse, d'autres avec scepticisme. Beaucoup murmuraient que l'amour ne suffisait pas, que la vie finirait par les rattraper. Mais Vanessa et Yannick avançaient, convaincus que leurs rêves, aussi fragiles soient-ils, méritaient d'être vécus.

Ils ne savaient pas encore que Boy-Rabe, ce quartier de poussière et de rêves, serait aussi le théâtre d'une tragédie. Une tragédie née du regard des autres, de la convoitise, de l'argent et de choix imposés. Pour l'instant, ils étaient jeunes, amoureux, et pleins d'espoir.

Et parfois, à Boy-Rabe, l'espoir était la chose la plus dangereuse qui soit.

CHAPITRE 2 : Vanessa, la beauté qui trouble les regards.

La beauté de Vanessa n'était pas tapageuse. Elle ne criait pas, ne provoquait pas, ne cherchait pas à séduire. Elle existait simplement, comme une évidence, et c'était précisément cela qui dérangeait. À Boy-Rabe, où les corps s'usaient vite et où les visages portaient les marques de la fatigue quotidienne, sa présence créait une rupture silencieuse, un déséquilibre que beaucoup ne savaient pas nommer.

Elle avait cette manière singulière de marcher, droite sans arrogance, sûre sans prétention. Ses yeux, sombres et profonds, semblaient toujours habités par une pensée lointaine, comme si elle regardait au-delà des murs de tôle et des routes défoncées. Ses cheveux, qu'elle attachait souvent simplement, encadraient un visage où se mêlaient douceur et détermination. On la remarquait sans qu'elle n'ait jamais demandé à l'être.

Dès son adolescence, Vanessa avait compris que sa beauté n'était pas seulement un don, mais aussi une épreuve.

Les regards insistants, les murmures, les jugements précoces faisaient partie de son quotidien. Certaines femmes l'admiraient en silence ; d'autres la craignaient, convaincues qu'une si grande beauté devait forcément cacher une intention coupable. Dans ce quartier où l'on interprétait tout, être belle revenait souvent à être suspecte.

À l'Université de Bangui, cette réalité prenait une autre dimension.

Chaque matin, lorsqu'elle franchissait les grilles de la faculté des sciences économiques et de gestion, Vanessa sentait peser sur elle une attention particulière. Les regards de ses camarades se posaient sur elle avec curiosité, parfois avec envie. Mais ce qui la mettait le plus mal à l'aise, c'étaient ces regards d'adultes, ceux qui ne se contentaient pas d'admirer, mais qui semblaient évaluer, mesurer, posséder.

Certains professeurs la complimentaient ouvertement, sous couvert d'élégance ou d'humour. D'autres préféraient la discrétion, glissant des remarques ambiguës après les cours, s'attardant inutilement sur ses copies, multipliant les invitations déguisées en conseils académiques.

Vanessa, consciente de la frontière dangereuse entre le respect et l'abus, répondait toujours avec politesse, mais fermeté.

Elle avait appris très tôt à dire non.

Ce refus, pourtant, n'était jamais neutre. Dans un univers où le pouvoir s'exerçait souvent sans témoin, refuser un homme, surtout lorsqu'il se croyait intouchable, revenait à le défier. Vanessa ignorait encore à quel point ce simple mot — non — allait bouleverser sa vie et celle de Yannick.

Car Vanessa n'était pas seule.

Son amour pour Yannick était connu, presque affiché malgré leur discrétion. Ils

se retrouvaient parfois à la bibliothèque, assis côte à côte, plongés dans leurs livres respectifs. D'autres fois, ils traversaient ensemble le campus, échangeant quelques mots, un sourire complice, une main frôlée par accident. Rien d'excessif, rien d'indécent. Mais dans un monde où la femme est souvent perçue comme disponible tant qu'elle n'est pas « prise » par la richesse ou le pouvoir, cette fidélité dérangeait.

Yannick, lui, observait tout cela avec un mélange de fierté et d'inquiétude. Il savait que la beauté de Vanessa attirait les convoitises, mais il croyait encore que l'intelligence, le travail et la droiture suffiraient à les protéger. Il ignorait que dans certaines sphères, l'amour devient une provocation, et la pauvreté, une faute impardonnable.

Vanessa, de son côté, tentait de vivre normalement. Elle se concentrait sur ses études, participait aux travaux de groupe, répondait aux questions en classe avec sérieux. Elle voulait être reconnue pour

son mérite, non pour son apparence. Mais chaque compliment déplacé, chaque regard appuyé venait lui rappeler que sa beauté parlait avant elle, souvent plus fort que ses mots.

Parfois, le soir, assise sur la véranda de la maison familiale, elle se demandait ce qu'aurait été sa vie si elle avait été invisible. Si personne ne s'était arrêté sur son visage, sur son corps, sur ce qu'elle représentait aux yeux des autres. Elle se demandait si aimer aurait été plus simple, si rêver aurait été moins dangereux.

Mais Vanessa ne regrettait rien. Elle refusait de s'excuser d'exister telle qu'elle était. Sa beauté ne devait pas être une monnaie d'échange, encore moins une condamnation. Elle croyait encore que le monde pouvait être juste, que l'amour pouvait triompher des regards malsains et des intentions cachées.

Elle ne savait pas encore que cette beauté, qui troublait tant de regards, allait devenir le cœur d'une tragédie où se joueraient le pouvoir, l'argent et la mort.

CHAPITRE 3 : Yannick, l'intelligence née dans la pauvreté.

Yannick avait grandi là où l'on apprend très tôt à se contenter de peu. Sa maison, nichée au fond d'une ruelle étroite de Boy-Rabe, portait les stigmates d'une vie modeste : murs fendillés, toiture rafistolée, mobilier usé par les années. Rien n'y respirait l'abondance, mais tout y parlait de dignité. Chez les siens, on manquait souvent d'argent, jamais de principes.

Son père était mort alors qu'il n'était encore qu'un adolescent, laissant à sa mère la lourde charge d'élever seule ses enfants. Femme courageuse et silencieuse, elle vendait de petits articles au marché, comptant chaque pièce avec une précision presque douloureuse. Yannick la regardait souvent, penchée sur ses marchandises, et se jurait intérieurement qu'un jour, il ferait mieux que survivre. Il voulait comprendre le monde qui l'entourait, ses injustices, ses absurdités. Il voulait savoir pourquoi les pauvres subissaient toujours, et pourquoi

certains hommes semblaient au-dessus des lois.

C'est ainsi que les livres étaient devenus son refuge.

À défaut de jouets, il avait appris à aimer les mots. Il lisait tout ce qu'il trouvait : vieux manuels scolaires, journaux abandonnés, brochures oubliées. Chaque page était pour lui une échappatoire, une promesse de revanche silencieuse contre le destin. À l'école, ses enseignants avaient rapidement remarqué son intelligence vive, sa capacité à analyser, à comprendre au-delà des apparences. Yannick n'était pas seulement brillant ; il était sérieux, appliqué, habité par une soif de justice presque naïve.

Entrer à l'Université de Bangui avait été pour lui une victoire immense. Inscrit à la faculté des sciences juridiques et politiques, il se voyait déjà défendre les sans-voix, rétablir un semblant d'équité dans un pays meurtri par les abus et les inégalités. Le droit, pour Yannick, n'était pas une simple discipline académique ;

c'était une arme morale, un moyen de redonner du sens à la notion même de responsabilité.

Mais la pauvreté, elle, ne l'avait jamais quitté.

Chaque rentrée universitaire était une épreuve. Trouver l'argent pour les frais, les photocopies, les déplacements relevait souvent du miracle. Yannick cumulait de petits boulots occasionnels, aidait parfois au marché, rendait des services ici et là. Il étudiait tard le soir, à la lumière vacillante d'une ampoule fatiguée, lorsque l'électricité daignait fonctionner. Et lorsque ce n'était pas le cas, il lisait à la lueur d'une bougie, déterminé à ne pas céder à la fatigue.

C'est dans cette austérité qu'était née sa relation avec Vanessa.

Ils s'étaient connus au lycée, bien avant que la vie ne commence à leur poser des questions sérieuses. Vanessa avait été attirée par la profondeur de ses paroles, par cette façon qu'il avait de réfléchir avant